



LE TRAVAIL AFFRANCHI.

BUREAUX : RUE DES SAINTS-PÈRES, 16.

Ce Journal paraît tous les Dimanches. — Les manuscrits ne sont pas rendus.

PARIS, un an, 5 fr. — Six mois, 3 fr. 50. — Trois mois, 4 fr. 50.
DÉPARTEMENTS, un an, 7 fr. — Six mois, 3 fr. 50. — (Affranchir).

Les bureaux sont ouverts tous les jours, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

Les marchands trouveront des dépôts du *Travail affranchi* aux bureaux du journal :

Rue Coquillière, 15, rue Notre-Dame-des-Victoires, et rue Saint-Germain-des-Prés ;

Place de la Bourse ;

Et à la bourse des journaux.

On s'abonne : pour les départements, en envoyant un mandat sur la poste, franc de port, à l'adresse de l'administrateur.

SOMMAIRE : Renvoi des prévenus du 15 mai devant la haute cour. — Protestation du peuple. — Commentaires historiques sur la Constitution. — M. Thiers. — L'Armée de l'ordre. — Travaux de l'Assemblée. — Le travail attrayant ou l'esclavage des masses, par Victor Considérant. — Les ouvriers de Paris. — Variétés : Ce qu'on produit en Eden. — Feuilleton : Histoire politique et philosophique des abeilles.

RENOI DES PRÉVENUS DU 15 MAI DEVANT LA HAUTE COUR.

L'Assemblée nationale, dans sa séance du 22 janvier, a renvoyé les prévenus du 15 mai devant la haute cour nationale, instituée par un article de la Constitution.

La haute cour nationale est composée de 36 jurés, pris parmi les membres de tous les conseils généraux de France, et désignés par le sort. Le tribunal chargé d'appliquer la sentence du jury se compose de cinq conseillers de la cour de cassation, également désignés par le sort, au renouvellement de chaque session annuelle.

Une grande bataille parlementaire s'est livrée à l'occasion de ce renvoi. Les avocats ont fait briller leur talent d'orateur. Le renvoi devant la haute cour a été prononcé à une majorité de 466 voix contre 288. Ont été entendus pour et contre MM. Ledru-Rollin, Dupin aîné, Odilon Barrot, Dupont (de Bussac), Rouher, Crémieux, Jules Favre.

Nous regrettons fort cette décision de l'Assemblée constituante; nous la considérons comme un malheur et surtout comme une faute.

Le recours au fameux argument de la nécessité et de la raison d'Etat n'a jamais servi qu'à pallier un attentat contre le droit commun, et n'a jamais abouti qu'à créer des *droits de représailles* aux vaincus, quand ces vaincus deviennent vainqueurs. Et dans un pays aussi fréquemment bouleversé par les révolutions que le nôtre, l'attentat contre le droit commun est d'un dangereux exemple.

Il n'y a ni argument de basoche, ni autorité de juriste, qui puisse en imposer à la conscience publique sur le caractère du vote de l'Assemblée, qui a renvoyé les détenus de Vincennes devant la haute cour nationale.

La haute cour nationale, pour le public qui ne juge que d'après les simples lumières du bon sens, est une juridiction exceptionnelle, et une juridiction exceptionnelle, d'après lui, c'est un instrument destiné à fonctionner au profit du parti vainqueur contre le parti vaincu, comme le tribunal révolutionnaire de la terreur rouge, comme les cours prévotales de la terreur blanche, comme la haute cour de justice (chambre des pairs) du gouvernement de 1830. Le changement d'étiquette ne change rien à la chose.

Jusqu'ici, la loi avait toujours été faite par

les minorités privilégiées, contre les majorités exploitées, et les insurrections ont été bien souvent, sinon toujours, des protestations de la majorité exploitée, qui réclame contre le *droit écrit* en faveur du *droit naturel*. Un peuple qui se révolte n'a jamais tort, dit Machiavel.

Les minorités qui règnent et gouvernent ont donc un intérêt immense à ce que ce ne soit pas un tribunal sorti des entrailles du peuple qui juge les grands débats entre la loi écrite et la loi naturelle. Et comme l'erreur de ce tribunal est possible, et comme cette erreur, plusieurs fois renouvelée, entraînerait infailliblement la ruine du privilège, c'est-à-dire du droit écrit, les souteneurs du privilège, légistes et criminalistes, ont grand soin de retirer à la justice ordinaire le jugement des grandes affaires politiques, où le débat est toujours posé entre le privilège et le droit, entre l'oppression et la résistance.

L'acquiescement par les jurés alsaciens des *prévenus de Strasbourg*, en 1836, a démontré le danger de confier à la justice du peuple le jugement des complots contre l'Etat.

Il n'y a pas d'exemple, au contraire, qu'une haute cour de justice quelconque, prévotale ou nationale, ait jamais refusé de condamner des insurgés pris en flagrant délit de rébellion contre le privilège; car, encore une fois, une insurrection n'est pas autre chose qu'une protestation armée contre le privilège, et les juges qui sont choisis parmi les classes les plus riches de la société sont parties au procès.

C'est parce qu'on a constamment sous les yeux ce témoignage contagieux de l'histoire, c'est parce qu'on a la certitude qu'un tribunal privilégié ne se laissera jamais aller à la séduction de l'utopie, que tous les gouvernements de réaction demandant des tribunaux exceptionnels. Vainement l'expérience des cinquante dernières années de notre histoire nous apprend-elle que ces institutions saluaires ne sauvent rien, que ces instruments de compression ne compriment rien et ne servent qu'à amasser et aviver les ressentiments et les haines au cœur des populations; aucun de ces petits gouvernements que nous avons vus se culbuter depuis quarante ans l'un sur l'autre n'a tenu compte de l'enseignement de l'expérience; tous avaient espéré que le replâtrage politique, gâché par eux, durerait autant qu'eux, et leur devise était après nous le déluge. Malheureusement le déluge est venu avant l'heure prescrite et les a emportés.

Voici ce que dit l'histoire et ce que pensent les esprits un peu clairvoyants de la juridiction exceptionnelle et de la haute cour nationale.

Les juristes qui sont venus nous raconter de sangfroid à la tribune que l'institution d'une haute cour avait eu pour but principal d'entourer les prévenus politiques de toutes les garanties de la justice et de l'impartialité; ces juristes ont menti.

Les vieux basochiens qui ont osé soutenir que la rétroactivité n'entraînait aucun danger quand elle ne s'appliquait qu'à la forme, ont dit une chose absurde, et qui pis est, une chose qu'ils ne pensaient pas. En effet, tout individu sain d'esprit comprend parfaitement qu'il n'est pas indifférent pour un prévenu d'être jugé par des hommes du peuple ou par des membres de con-

seils généraux, quand bien même la pénalité ne varierait pas avec la juridiction. En matière criminelle, en matière politique surtout, il est bien évident que la forme emporte toujours le fond. La preuve que M. Barrot et M. Dupin et les autres ne pensaient pas un mot de ce qu'ils plaident, c'est qu'ils ont plaidé dix fois la théorie contraire sous la Restauration et sous le gouvernement de la branche cadette.

Mais le plus victorieux argument que la discussion ait fourni à la cause de la juridiction exceptionnelle et au principe de la rétroactivité, est l'argument tiré de l'exemple édifiant des conseils de guerre...

Des conseils de guerre qui, depuis six mois, jugent et condamnent envers et contre tous les principes de la plus simple équité, contre le texte formel de la loi, qui veut que nul ne puisse être distrait de ses juges naturels.

Nous voulons bien reconnaître qu'en grammairie deux négations valent une affirmation; mais il nous paraît plus difficile d'admettre, en matière de morale, que deux iniquités flagrantes équivalent à une justice, deux mensonges à une vérité.

Ces avocats disertés sont capables de tout.

A. T.

Le vote de l'Assemblée constituante, qui renvoie les prévenus de mai devant la haute cour de Bourges, a produit sur le public une impression fâcheuse. Nous avons reçu et nous publions la protestation suivante qu'ont publiée avant nous la plupart des organes de l'opinion démocratique :

PROTESTATION DU PEUPLE DE PARIS

Contre le renvoi des accusés de mai devant la haute cour de Bourges.

Attendu que le décret voté par l'Assemblée le 22 janvier, sur la proposition du président et du ministère, enlève les accusés de mai à leurs juges naturels ;

Que la haute cour est un tribunal politique et exceptionnel, institué, d'ailleurs, *six mois après* les faits du 15 mai ;

Attendu que ce décret porte atteinte aux « droits antérieurs et supérieurs à la loi positive, » reconnus dans la Constitution elle-même (art. 3 du préambule).

Le peuple de Paris

Proteste contre le renvoi des accusés de mai devant le tribunal exceptionnel de Bourges.

Il engage les détenus de Vincennes à récuser cette juridiction politique et rétroactive, et à s'abstenir de toute défense collective ou individuelle.

Il engage les accusés contumaces à ne point se livrer au jugement des ennemis de la République.

Nous avons dit ce que nous pensions des juridictions exceptionnelles et du vote de l'Assemblée nationale. Nous partageons pleinement, à cet égard, l'opinion des auteurs et des signataires de la protestation ci-dessus. Nous joignons notre invitation à la leur, pour engager nos amis contumaces à ne pas venir braver inutilement les rigueurs d'une condamnation probable ; mais, d'accord sur ces

divers points avec l'esprit de la protestation, nous exprimerons néanmoins le regret de voir en ce moment les amis sincères de la République faire involontairement cause commune avec la réaction, et poursuivre de leurs attaques une assemblée qui est, après tout, le plus solide rempart de la Constitution républicaine. Les rédacteurs du *Travail affranchi* croient devoir s'abstenir, en la circonstance, de prendre part à toute manifestation collective contre l'Assemblée nationale.

COMMENTAIRES HISTORIQUES SUR LA CONSTITUTION.

II

LE DROIT AU TRAVAIL DANS LA GRANDE BRETAGNE ;
LE DROIT À L'ASSISTANCE ; LE DROIT À LA PRISON.

(Suite et fin.)

Nous avons expliqué comment le droit au travail avait dégénéré en droit à l'assistance ; il nous reste à montrer comment la charité légale a été funeste aux travailleurs en dépréciant le taux des salaires, comment le droit à l'assistance a poussé au développement du paupérisme, puis s'est transformé finalement en droit à la prison.

La taxe des pauvres était un lourd fardeau pour les contribuables de la paroisse ; mais elle rapporta bientôt indirectement aux grands propriétaires et aux grands manufacturiers plus de profits qu'elle ne leur coûtait de contribution directe. S'ils payaient leur part de la taxe à raison de leur revenu, en revanche, ils profitaient, comme entrepreneurs d'industrie, de la presque totalité de cet impôt local et spécial. C'est pourquoi la taxe des pauvres a été maintenue, quand même, pendant des siècles, jusqu'au jour où l'Angleterre s'est absolument trouvée hors d'état de la payer plus longtemps.

Depuis que le droit au travail avait été converti en aumône, tout indigent, d'après la coutume, avait droit à l'assistance (*allowance*) de la paroisse, soit que la pauvreté eût pour causes la vieillesse, l'infirmité, la maladie, le manque d'ouvrage, soit qu'elle provint de la paresse ou seulement d'une insuffisance de salaires. Quiconque était hors d'état de se nourrir et d'entretenir sa famille, avait droit à un secours ou à un supplément de solde. — C'était donner une prime à la réduction des salaires, d'un côté ; c'était encourager, de l'autre, la mendicité et la fainéantise.

Dans un pays où la paroisse se charge de suppléer à l'insuffisance des salaires, l'entrepreneur d'industrie peut à volonté abaisser le prix de la main-d'œuvre, dès lors produire à bon marché et vendre au rabais. La paroisse se chargeant de payer une partie des frais de production, l'entrepreneur donne tout simplement un à compte sur le prix du travail, la charité fournit le complément.

Les manufacturiers anglais, subventionnés ainsi par la taxe des pauvres, ont pu, pendant longtemps, faire une concurrence à leurs compétiteurs étrangers sur tous les points des deux hémisphères, et se créer par le bon marché une immense clientèle. La taxe des pauvres, jusqu'en 1834, a coûté à l'Angleterre des sommes prodigieuses, mais elle a donné un essor incroyable à l'industrie, au commerce, à la navigation ; mais elle a fait hausser considérablement la rente des terres, les profits des industriels, les bénéfices des commerçants.

On a dit que l'Angleterre devait sa prospérité à l'acte de navigation, au régime prohibitif, à l'activité de ses habitants, à leurs aptitudes spéciales, à leur esprit entreprenant et aventureux, à la masse des capitaux dont ils disposent, aux mines de fer et de houille du Royaume-Uni, à l'habileté et au génie des hommes d'état, etc. Sans doute, mais on aurait dû ajouter et aux milliards dépensés par la

charité ; car la charité légale a été pendant longtemps la liste civile de l'industrie anglaise, car la charité a distribué chaque année aux industriels et aux commerçants des primes de plusieurs centaines de millions.

Si la taxe des pauvres avilissait le prix du travail, en revanche, elle était favorable aux landlords, en élevant la rente de leurs terres, en leur permettant de louer leurs domaines d'autant plus cher que la paroisse se chargeait de payer une partie des frais de culture ; elle permettait en même temps aux fermiers de faire travailler à bas prix des cultivateurs qui étaient toujours assurés d'obtenir une indemnité de la charité publique ; enfin, elle était favorable aux manufacturiers, en leur donnant les moyens d'abaisser impunément et à volonté le taux des salaires, de produire aux dépens de la paroisse, de lever une subvention sur les contribuables de la commune.

Quant aux ouvriers, ils avaient fini par s'habituer à toucher le prix de leur travail, partie à l'atelier même, partie au bureau de charité : ils allaient chaque semaine réclamer à la paroisse ce qui leur était dû ; ils croyaient exercer un droit et non pas subir l'humiliation de l'aumône. — Cela s'appelait réclamer l'application de la loi.

Voilà pourquoi on a été si longtemps à modifier la loi des pauvres. Toutes les classes représentées au parlement, toutes celles du moins qui disposaient de la majorité, étaient intéressées au maintien de ces criants abus. D'un autre côté, les ouvriers n'avaient pas trop à se plaindre de ce régime, car la paroisse, en définitive, se montrait plus généreuse à leur égard ou moins dure que les spéculateurs. Mais enfin, un beau jour, l'Angleterre, cette nation si riche et si florissante, s'est trouvée hors d'état de nourrir ses pauvres, de suffire aux dépenses de la charité, lesquelles croissaient comme le nombre des malheureux, c'est-à-dire dans une progression effrayante ; et alors il a fallu recourir aux moyens héroïques, à une loi de salut public, à la réforme de 1834.

Alors, le droit à l'assistance est devenu le droit à la prison : le droit au travail, de métamorphose en métamorphose, s'est trouvé réduit à la peine du travail forcé, du travail le plus stérile, le plus répugnant et le plus abrutissant qui fut jamais.

Maintenant, pour avoir droit à l'assistance, il faut subir les plus dures conditions. Il faut d'abord renoncer à la liberté, aux liens du cœur, aux joies de la famille ; il faut se séparer de sa femme, de ses enfants, entrer dans une geôle appelée maison de travail (*work-house*), où l'on est mal nourri, mal vêtu, traité comme un criminel et soumis au régime le plus sévère... Et dans ces geôles, le travail consiste à se fatiguer en pure perte, à mouvoir à force de bras une meule qui ne moud rien, qui tourne dans le vide, ou à piétiner comme un écureuil dans une cage ; en un mot, à rouler le rocher de Sisyphe !

Honte et infamie ! au dix-neuvième siècle, dans un pays où le christianisme est en honneur, où tout le monde se pique d'être chrétien et de savoir la bible par cœur, où le chef de l'état est à la fois roi temporel et souverain pontife ; dans une île qui regorge de richesses, la pauvreté est punie comme un crime, quand toutes les institutions tendent à rendre le peuple forcément misérable ! Chez ces puritains qui se font gloire de pratiquer toutes les vertus domestiques, de concentrer toutes leurs joies dans leur intérieur, autour de leur foyer, tous les liens de famille sont violemment brisés pour le pauvre, toutes les affections refoulées, les douceurs de la paternité et de la maternité interdites ! Dans ce pays de la houille et de la mécanique, où les bras sont en quelque sorte superflus, les pauvres, comme les forçats de la civilisation antique, sont condamnés à tourner la meule, *damnati ad molam* ! Et encore cette meule ne moud rien, absolument rien !

Et savez-vous ce qu'on dit pour traiter ainsi des

créatures douées de cœur et d'âme et faites à l'image de Dieu ? — On dit que le travail des pauvres est inutile, qu'il y a déjà trop de richesses en Angleterre, trop de moissons et trop de produits manufacturés, que les greniers et les entrepôts regorgent, qu'on a besoin de consommateurs et non pas de producteurs, que le capital, grâce à la mécanique, peut se passer du travail désormais ; que les pauvres n'ont pas plus droit de vivre qu'ils n'ont droit de venir au monde, tant qu'on n'a pas absolument besoin de leurs bras ; qu'ils n'ont ni droit d'amour, ni droit de paternité, que leur devoir est de quitter au plus vite ce monde où ils troublent la joie des heureux ; enfin, que le sol est occupé, qu'il n'y a point place pour les nécessiteux, que les rayons du soleil, que les fruits et les fleurs de la terre appartiennent à quelques privilégiés, à l'exclusion du reste des humains ! etc.

Quelle société ou plutôt quel enfer ! La misère naissant de l'extrême opulence ! Les uns condamnés à mourir de faim, parce que les autres sont malades d'indigestion ! Et ces hommes s'appellent frères, adorent le même Dieu, leur père commun !

Rule Britannia ! Vive la féodale Angleterre, pays de la liberté, des vertus domestiques, de la religion et de la morale, des économistes orthodoxes, patrie de saint Malthus, de ses bienheureux disciples, foyer de la civilisation et reine du monde !

Encore, si le droit à la prison n'était pas un privilège ! Encore si tous les malheureux pouvaient trouver asile dans la maison de travail ! Mais non, la prison philanthropique a cela de particulier que la porte est toujours ouverte pour ceux qui veulent sortir, toujours fermée pour ceux qui demandent à entrer.

Du reste, il en est ainsi chez nous, pour les dépôts de mendicité : on n'y trouve un refuge assuré qu'à la condition d'avoir obtenu préalablement la faveur d'une condamnation judiciaire. Il semble, en vérité, qu'on ait voulu donner une prime à la violation des lois. Frappez à la porte d'un dépôt, dites que vous êtes sans pain, sans asile, sans emploi, que vous avez en vain cherché de l'ouvrage, que vous ne voulez pas mendier, parce que la mendicité est défendue ; que vous ne voulez pas voler, parce que le vol est un crime ; que vous ne voulez pas vous laisser mourir, parce que le suicide est également un crime... On vous répondra par le guichet que l'entrée du dépôt n'est pas libre, qu'on n'est reçu que sur pressantes recommandations ou qu'en vertu d'un jugement de police ; on ajoutera que ce jugement s'accorde parfois aux mendiants surpris en flagrant délit ; on vous dira enfin d'aller chercher de hauts protecteurs et de vous mettre en règle.

Dans les *workhouses* de l'Angleterre, c'est la même chose : on n'y entre que par faveur, mais l'issue est toujours libre. Et quand on y est entré, tout est combiné pour vous faire désirer d'en sortir au plus vite, pour vous faire prendre l'assistance en horreur ! Grâce à cet ingénieux système, les économistes-philantropes espéraient atteindre un double but : 1° remplir leur devoir de chrétiens en ne refusant pas positivement d'exercer la charité ; 2° ménager la dépense en amenant les pauvres à repousser tout secours.

Mais ils n'ont réussi qu'en partie. La loi de 1834 a soulevé l'indignation universelle. Les inspecteurs, chargés de l'appliquer, reconnaissent eux-mêmes qu'elle est inexécutable ; ils demandent qu'elle soit réformée au plus vite, et en attendant, ils tolèrent qu'elle soit journellement violée ; ils autorisent des distributions de secours à domicile, tantôt parce que les prisons regorgent et ne suffisent pas à loger tous les malheureux, tantôt parce que l'humanité leur commande absolument de manquer à leurs devoirs.

Les dépenses de la charité ont diminué pendant les premières années qui ont suivi la réforme ; mais elles n'ont pas tardé à reprendre une marche constamment ascendante, à atteindre et même à

dépasser dans plusieurs provinces le chiffre des années les plus calamiteuses.

Voilà ce qu'a produit le droit à l'assistance en Angleterre !

En 1834, lorsqu'il a fallu, à tout prix, mettre un terme aux abus de l'assistance, les Anglais auraient bien voulu pouvoir revenir au statut d'Elisabeth, à l'exécution rigoureuse du droit au travail ; mais il était trop tard, le paupérisme était devenu incurable, et l'on n'a plus songé qu'aux moyens de se débarrasser des malheureux. Dans un pays où les pauvres forment le tiers de la population ; dans une société aristocratique et féodale, où la terre, les capitaux, tous les instruments de travail sont concentrés entre six ou sept mille familles ; où tout est sacrifié au produit net, en agriculture comme en industrie, où la culture perfectionnée, d'une part, la mécanique de l'autre, tendent de plus en plus à rendre les bras inutiles ; où tous les progrès des sciences et des arts tournent au profit d'une imperceptible minorité qui règne et gouverne, qui vit du travail d'autrui et jouit des privilèges d'une oisiveté insolente et fastueuse..... comment s'engager à fournir aux pauvres du travail ? Donner aux pauvres les moyens de s'enrichir et de travailler pour eux-mêmes, c'est porter atteinte aux privilèges des oisifs, c'est déprécier la richesse en l'universalisant..... c'est combler l'abîme qui sépare les classes différentes ; c'est bouleverser l'ordre social, saper par la base l'aristocratie, la pierre angulaire du monde britannique. D'ailleurs, si chacun pouvait travailler à son profit, que deviendraient ceux qui ne travaillent pas, et qui vivent aujourd'hui noblement, en levant tribut sur l'activité de leurs compatriotes ?

Garantir aux pauvres un travail productif, leur fournir des instruments, mais c'est vouloir affranchir les travailleurs des étreintes de la misère, des exigences du capital, de l'aiguillon de la faim ; c'est leur donner la liberté réelle. Garantir aux pauvres du travail, c'est diminuer le nombre des bras qui sont maintenant forcés de s'offrir au rabais et de subir toutes les conditions qu'on leur impose ; c'est faire hausser le prix de la main-d'œuvre, par conséquent les frais de production ; c'est rendre l'ouvrier indépendant, le mettre à même de se passer du capital et de se soustraire à l'exploitation..... Faire hausser indirectement le taux des salaires ou les frais de production, c'est compromettre l'industrie britannique ; car si l'Angleterre ne produit pas à vil prix, ne peut pas sous-vendre tous ses concurrents sur tous les marchés de l'univers, que deviendront l'industrie et le commerce de la Grande-Bretagne ? Que deviendra la Grande-Bretagne elle-même, qui ne peut exister qu'à la condition d'avoir pour chaland tous les consommateurs du globe ? Déjà maintenant les débouchés de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie, de l'Inde, ne lui suffisent plus : elle est réduite à imposer aux Chinois à coup de canon ses produits, ses poisons même ; et voici que l'Amérique du Nord, que la France, que l'Allemagne, commencent à lui faire concurrence ; voici que toutes les nations se font industrielles, repoussent par leurs douanes les produits anglais, vont même jusqu'à disputer à l'Angleterre ses consommateurs... Et vous voulez que l'Angleterre ne fasse pas tout au monde pour produire encore à meilleur marché.... Mais c'est pour elle une question de vie ou de mort.

L'existence de l'Angleterre aristocratique, chose affreuse à penser ! dépend aujourd'hui de la misère des travailleurs anglais ; et la misère des travailleurs anglais condamnerait bientôt à la misère tous les ouvriers du monde, du moins tous les ouvriers de l'industrie, si l'on réalisait les doctrines des économistes anglais, des théoriciens du libre échange ; si l'on ouvrait les ports et les frontières aux marchandises anglaises, au fléau des produits au rabais !

Que l'exemple de l'Angleterre nous serve de le-

çon. Hâtons-nous de fournir à chaque citoyen le moyen de gagner sa vie en travaillant, pour n'être pas condamnés à l'assistance à nos dépens comme misérable ; n'allons pas, sous le nom d'assistance, donner une subvention indirecte aux entrepreneurs d'industrie ; gardons-nous surtout d'appauvrir le peuple des consommateurs et de rendre la consommation impossible, car alors nous aurions porté à la production un coup mortel, tari la source de toute richesse en anéantissant les revenus qui donnent à la richesse une valeur, qui assurent la destination de tous les produits : la consommation. — C'est précisément là ce qui fait aujourd'hui l'intensité de la crise : ce n'est pas la confiance qui manque, ce sont les *moyens* de consommation ; c'est le débouché.

Réservez donc l'assistance pour les infirmes, pour les invalides, pour les impuissants, et donnons aux hommes vigoureux — *du travail*. Augmentons notre puissance productive, et en même temps veillons avec soin à ce que la richesse soit équitablement répartie, afin que les uns consomment ce que les autres produisent, afin que tous les services soient échangés et récompensés, afin que la production et la consommation soient en constant équilibre.

Sinon, la misère ne tardera pas à nous envahir de toutes parts, et la civilisation française, comme la civilisation romaine, périra par le prolétariat, par la guerre sociale et par la barbarie, ou sera condamnée, comme la civilisation anglaise, à être dévorée tôt ou tard par le paupérisme.

Quant à importer chez nous le système des *work houses*, il n'y faut pas songer. Dans notre pays, la terreur ne réussirait pas contre la misère. Le jour où l'on voudrait punir la pauvreté comme un crime, couvrir la France de prisons pour loger les misérables, ce jour-là il n'y aurait pas assez de geôliers et de gendarmes pour faire exécuter la loi, pour garder les prisonniers, et nous verrions peut-être se renouveler les scènes de la Jacquerie.....

La société, aux termes de la Constitution, s'engage à fournir du travail aux citoyens, dans la limite de ses ressources ; elle garantit l'assistance dans tous les cas. Le droit à l'assistance, le droit d'oisiveté, nous l'avons dit déjà, c'est la misère progressive..... — Ne défonçons pas le tonneau des Danaïdes !... — Le droit au travail, au contraire, bien entendu, bien organisé, peut couvrir la France de fruits et de moissons, peut assurer à tous nos semblables l'aisance et les joies de la vie. — Il n'y a pas à hésiter.

On dit que nos ressources sont insuffisantes ! — Je réponds que nos ressources sont infinies ; je réponds que la production agricole peut être triplée, que la production industrielle peut être augmentée immensément ; je réponds que rien ne manque, ni la terre, ni les capitaux, ni les bras, ni les hommes intelligents, et qu'il suffit de savoir tirer parti de toutes ces forces vives. Je réponds que puisque toute richesse, y compris les capitaux, procède du travail, dire qu'il faudrait posséder des capitaux pour fournir de l'ouvrage aux bras sans emploi, c'est faire tout simplement une pétition de principe, c'est affirmer qu'il faudrait d'abord faire travailler, afin de pouvoir faire travailler.

Eh bien, commençons par faire travailler, afin de pouvoir faire travailler davantage. Organisons le travail *productif* et non pas le *travail stérile* des ateliers nationaux. Enrichissons-nous, afin de nous enrichir encore, puisque la Constitution l'ordonne ; car l'obligation de faire travailler, c'est en définitive, pour la société, l'obligation de s'enrichir.

L'obligation de nourrir les indigents dans l'oisiveté, au contraire, équivaut à l'obligation de s'appauvrir jusqu'à l'épuisement, doit nécessairement aboutir à l'inevitable fatalité de la misère.

En deux mots : Les adversaires du droit au travail ne veulent point qu'on meure de faim, en France ; ils admettent bien que nous devons, d'une

façon ou d'une autre, nourrir les pauvres. — Nous demandons, nous, qu'on les fasse travailler, au lieu de leur faire l'aumône, et nous disons qu'alors ils se nourriront eux-mêmes, qu'ils finiront même par arriver à l'aisance, peut-être à la richesse !

Est-ce là ce qu'on redoute ? Nos Lycurgue craignent-ils de voir le peuple de France devenir trop riche ? Veulent-ils le forcer à pratiquer les vertus de la pauvreté ?

N'écoutez point les égoïstes et les hypocrites. Il est bon, disent-ils pieusement, qu'il y ait des pauvres en ce monde, afin que les riches, en exerçant la charité, puissent mériter des indulgences, se racheter du purgatoire et conquérir le paradis. Il est si doux d'obliger son semblable !

S'il est doux de donner, il est dur de recevoir et de tendre la main. Les occasions de dévouement ne manqueront jamais aux âmes délicates et généreuses. Quand il n'y aura plus de pauvres, la charité du cœur remplacera celle de la bourse.

Abolissons la misère : c'est le plus grand service que nous puissions rendre à l'humanité.

FRANÇOIS VIDAL.

M. THIERS.

M. Thiers est décidément le plus grand homme d'Etat des temps modernes.

Nos finances sont obérées ! M. Thiers a un moyen pour remplir les caisses du Trésor ; ce moyen consiste à ne rien faire et à maintenir les abus. Il ne veut pas qu'on diminue les dépenses, il ne veut pas qu'on augmente les recettes. Selon lui, il n'y a ni réformes ni innovations possibles. Le Trésor n'a que deux sources de revenu : 1° l'impôt, qui est déjà excessif ; 2° l'emprunt, qui serait ruineux s'il n'était impossible. Voilà le système financier de M. Thiers.

Son système politique consiste à envoyer mourir aux frontières tous les prolétaires intelligents, puis à fermer toutes les écoles primaires. Un peuple qui sait lire, un peuple qui raisonne est ingouvernable. Fermer les écoles, brûler les bibliothèques ; faire la guerre pour la guerre, voilà la politique de M. Thiers. C'était celle du calife Omar.

O grand homme !

M. Thiers finira par perdre la raison ; le socialisme le rendra fou.

Voici ce que raconte le *National* :

« M. Thiers parle maintenant comme les *obscurantistes* de la restauration. Vont-on savoir à quelles extrémités en est arrivé cet esprit qu'on prétend si fécond et si ingénieux ? »

« Les deux commissions nommées par M. Falloux se sont réunies en une seule, pour examiner ensemble les questions d'enseignement. C'est M. Thiers qui les préside. M. Thiers disait hier aux membres de la commission : « Il n'y a que deux moyens de ramener le calme dans le pays et de détruire les idées dangereuses : c'est la guerre au dehors, ou la suppression des écoles primaires. »

« M. Peupin a protesté contre cette indigne parole, et M. l'abbé Dupanloup a trouvé que M. Thiers allait un peu loin ! »

Le *Constitutionnel* a démenti ce fait ; mais la *Démocratie* le maintient.

« — Les mots de M. Thiers vont bientôt rivaliser avec ceux de M. de Talleyrand, mais dans un autre genre. »

« L'autre jour, au sein de la commission nommée pour examiner le projet de loi sur l'enseignement, l'historien de Napoléon, irrité de voir ses idées rétrogrades combattues par un de ses collègues, s'est permis, assure-t-on, de l'apostropher en ces termes : *Vous êtes un communiste !* »

Le personnage ainsi interpellé d'une façon tout-à-fait imprévue n'était ni plus ni moins que M.... Cousin ! »

« — M. Thiers, qui ne lit jamais les livres que les autres écrivent, qui n'écoute jamais ce que les

autres lui disent, lit, à ce qu'il paraît, les journaux, et le *National* en particulier. Mais il n'est pas content quand le *National* raconte ses mots, que nous n'osons pas qualifier de *bons*. Au risque de lui causer un nouveau désagrément, nous révélerons au public une petite anecdote qui court Paris et dans laquelle il joue un rôle, nous n'osons pas dire le beau rôle.

Il y a quelques jours, à l'une des séances de ces fameuses commissions Falloux, dont M. Thiers est le président, M. Thiers s'écria que la France n'était pas assez riche pour donner de l'instruction à tous ses enfants, et il ajouta beaucoup d'autres choses de la même générosité.

M. Cousin, qui, depuis quelques instants, donnait des signes évidents d'impatience, l'interrompit tout à coup : « Monsieur Thiers, lui dit-il, je suis fâché de vous le rappeler, mais vous oubliez que vous avez été boursier. Quant à moi, qui dois la même reconnaissance que vous à mon pays, je m'en souviendrai toujours. Si la France ne se fût pas trouvée assez riche pour faire les frais de notre éducation, nous ne serions peut-être pas, vous et moi, ce que nous sommes. »

M. Thiers n'a rien répondu. »

L'ARMÉE DE L'ORDRE. LA SOCIÉTÉ DES POIGNARDS.

Les hommes du drapeau blanc, les fanatiques du droit divin, n'ont pas encore pardonné à la Révolution de 89 la terrible nuit du 4 août. Du jour où la Révolution proclama l'abolition des privilèges de caste, les castes privilégiées sont entrées en conspiration contre elle. La Vendée, la machine infernale, la terreur blanche de 1815, l'indemnité du milliard, les ordonnances de juillet, l'alliance éternelle du parti de l'émigration avec les ennemis de la France, sont autant de preuves que la haine de l'égalité ne s'est pas assoupie un seul instant au cœur des vaincus de l'ancien régime.

La permanence de cette conspiration n'a jamais été un mystère pour personne, pas plus que l'alliance du parti de l'ancienne noblesse avec le parti jésuitique. Les ultras conspiraient ouvertement contre Louis XVIII pour Monsieur, comte d'Artois, le chef réel de la réaction. Sous Charles X, ils conspiraient avec le monarque contre M. de Villèle pour MM. de Polignac et Latil. Les ordonnances de juillet 1830 ont dit le dernier mot de la conspiration.

Deux journaux de Lyon, le *Censeur* et le *Peuple Souverain*, un journal de Paris, la *République*, ont dénoncé, ces jours derniers à l'opinion publique, l'existence d'une société secrète, qui s'intitule l'*Armée de l'ordre*, qui a son centre directeur à Paris et des sièges suffragants dans toutes les principales villes de France. Cette société des soldats de l'ordre se serait donné pour mission d'exécuter les arrêts de la terreur blanche, régime sous lequel nous aurions prochainement le bonheur de vivre. Elle se proposerait de reprendre l'œuvre inachevée de 1815. Elle aurait même recruté déjà un nombre de Truphémey et de Trestaillons suffisant pour en former une sainte cohorte qui s'appellerait la *Société des Poignards*, laquelle serait spécialement chargée de détruire l'hydre révolutionnaire, au moyen d'une Saint-Barthélemy de républicains et de socialistes, exécutée à domicile. On cite tout haut les noms des enrôlés dans ladite section des Poignards, et les Trinquelague, les Marchangy, les Bellart qui doivent prêter le prestige de l'autorité judiciaire à la proscription et à l'assassinat.

En attendant l'exécution de ces hautes-œuvres réactionnaires, les généraux de l'Armée de l'ordre se borneraient à organiser leur personnel et à enseigner la manœuvre à leurs recrues, sous prétexte de préparation des élections prochaines. On sait que, dans les espérances du parti réactionnaire, les élections prochaines doivent porter le coup de grâce à l'établissement du 24 février. Devant le public, on ne s'occupera qu'à défendre la propriété et la famille contre les attaques sauvages et impies du socialisme, ce qui est un moyen de se bien faire

venir de la bourgeoisie riche; la confiance des projets ultérieurs ne sortira pas du petit cercle des initiés.

Nous ignorons ce qu'il y a de positif dans les projets attribués à la réaction blanche par les journaux précités; mais nous croyons à l'existence du complot. Nous ajoutons que si les menées et les menaces des Trestaillons de 1848 ne nous inspirent encore qu'une médiocre terreur, c'est parce que nous savons pertinemment que la royauté de droit divin ne peut être rétablie en France qu'à l'aide des Cosaques. Or, le jour de la troisième restauration n'a pas encore lui.

Le parti légitimiste, si aveuglé qu'on le suppose par son incorrigible orgueil, ne s'abuse pas sur l'infériorité de ses adhérents. Il sait avoir contre lui les dix-neuf vingtièmes de la population française. Il ne sera méchant et n'exercera ses vengeances que lorsqu'il pourra le faire avec impunité, et il lui faut pour cela l'appui des baïonnettes étrangères, comme en 1815.

Nous avertissons de réchef messieurs les généraux de l'Armée de l'ordre que leurs tentatives et leurs menaces réactionnaires ne font que rendre plus difficile et plus impossible de jour en jour la révolution pacifique que nous avons entreprise, nous et les autres organes de l'opinion socialiste. Malheur, trois fois malheur à ceux qui en appelleraient à la violence et au poignard, car le poignard et la violence retomberont sur eux.

A. T.

TRAVAUX DE L'ASSEMBLÉE.

Lundi, l'Assemblée a décidé que les prévenus de mai seraient renvoyés devant la haute cour de justice et que le procès serait jugé à Bourges.

Mardi, l'Assemblée a renvoyé à l'examen des bureaux, en déclarant qu'il serait fait un rapport d'urgence, une proposition de M. Billault ainsi conçue :

« Je demande qu'il soit procédé, le plus promptement possible, soit par le comité des finances, soit par une commission, à l'examen du budget des recettes; que ce budget soit arrêté par un décret, et que le gouvernement ait à y conformer le budget des dépenses. »

Si cette proposition est définitivement adoptée, si le gouvernement est obligé de limiter ses dépenses aux revenus publics, ce sera une révolution financière, mais une révolution féconde. Jusqu'ici, on avait d'abord arrêté le chiffre des dépenses, puis, quand les recettes ne suffisaient pas, on comblait la différence par un déficit ou par un emprunt. Désormais, si l'Assemblée adopte la proposition Billault, le déficit devient impossible. Sur quinze commissaires nommés par les bureaux, treize sont favorables à la proposition.

Le même jour, l'Assemblée a décidé que l'examen du budget serait renvoyé aux bureaux, et non pas seulement au comité des finances, comme le voulait le ministre.

Le mercredi, il s'est fait un peu de bruit à l'Assemblée, à propos des pétitions qui invitent les Constituants à se dissoudre avant d'avoir terminé leurs travaux.

Jeudi, deux rapports importants ont été déposés : le premier, rédigé par M. Grévy, conclut au rejet de la proposition Rateau; le second, rédigé par M. Dezeimeris, conclut au renvoi dans les bureaux de la proposition Billault, pour laquelle l'urgence a été déclarée.

Dans la séance de vendredi, M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, a présenté une loi contre les clubs et contre le droit de réunion. La réaction coule à pleins bords.

L'Assemblée a continué pendant la semaine la discussion du projet de loi sur le Conseil d'Etat.

L'abondance des matières nous a forcé d'ajourner jusqu'ici, à notre grand regret, le

compte-rendu du nouveau livre de M. Victor Considérant, le *Socialisme devant le vieux monde*. Nous nous bornons à publier aujourd'hui un extrait de cet ouvrage remarquable à plus d'un titre, et qui s'est vendu, depuis un mois, à plus de trois mille exemplaires. Cet extrait choisi entre quarante pages de même force, suffira pour donner une idée de la portée de ce livre et du talent de l'écrivain. A notre prochain numéro qui contiendra notre revue littéraire mensuelle, l'analyse de cette publication importante.

LE TRAVAIL ATTRAYANT OU L'ESCLAVAGE DES MASSES.

Le travail est la nécessité sociale, la condition de l'existence et du progrès de l'humanité.

Tant que la plus grande masse des travaux nécessaires continuera à s'exécuter sous des conditions fatales d'abrutissement, de salaire exigü, de grossièreté, d'insalubrité, en un mot, de *népégnance*, il faudra, pour que la nécessité s'accomplisse, ou le fouet du contre-maitre sur des esclaves, ou le fouet de la faim sur des besogneux et des prolétaires.

Or, si vous n'avez plus d'esclaves *esclaves*, d'esclaves personnels et au fouet, il vous faut des esclaves collectifs et à la faim ! — Vous en convenez vous-mêmes.

Et quand vous dites au prolétaire, à l'artisan, au laboureur, à l'industriel, au commerçant gêné, au fermier harrassé, au propriétaire obéré, que nous vivons dans un ordre social où chacun d'eux peut parvenir à la fortune par l'économie, la sobriété et le travail, vous gasconnez.

Vous gasconnez, d'abord, parce que cela n'est pas vrai; parce qu'il y a des millions et des millions d'hommes qui travaillent comme des forçats dans les plus durs labeurs et qui ne s'enrichissent pas; puisque les spéculateurs, les intermédiaires, les parasites d'une part, et ceux qui sont nantis des capitaux et instruments de travail, ceux qui gagnent sur le travail des travailleurs, chefs d'industrie, maîtres, contre-maîtres, marchands, confectionneurs, d'autre part, ont seuls chance de s'enrichir, et encore se ruinent souvent.

Et vous gasconnez, ensuite, parce qu'il est faux, archi-faux que votre société industrielle soit compatible avec l'enrichissement des travailleurs. Et, en effet, s'il était possible que tous les travailleurs devinssent riches, qui exécuterait, le cas échéant, vos travaux grossiers, abrutissants, malsains, répugnants ? Répondez à cela, ô grands maîtres.

La pression de la FAIM, l'aiguillon fatal, incessant du BESOIN peuvent seuls déterminer, forcer l'exécution de la plus grande partie de vos travaux dans votre système d'industrie répugnante. Vous le dites, et vous ne le diriez pas que cela ne changerait rien à l'affaire. Qui donc les exécuterait, ces travaux, si tous devenaient, par l'exercice des vertus que vous imposez au peuple et que vous ne pratiquez pas, aisés ou riches ? Répondez donc, sophistes endurcis, doctrinaires immoraux, qui voulez nous faire passer, nous autres partisans du travail attrayant, pour des apôtres d'immoralité sociale, des ennemis de Dieu et des hommes ? Essayez donc au moins de répondre, puisque vous accusez, puisque vous jugez, puisque vous condamnez.

Le travail attrayant, une IMMORALITÉ ! Il est IMMORAL de chercher à rendre attrayant le travail !!! On a entendu cette abominable absurdité, cette inimaginable sottise à la tribune de la République démocratique française ! C'est fabuleux.

Vous reconnaissez donc que la CONTRAÎNTE est la loi suprême de votre ordre social; que vos travailleurs sont contraints, forcés, tyrannisés par la misère, et que c'est une nécessité fatale de votre société qu'il en soit ainsi. Ils ne sont donc pas libres, ils ne peuvent pas être libres vos travailleurs, puisque, s'ils devenaient libres en devenant riches, ils ne travailleraient plus, et que, cependant, il faut que des masses travaillent, et que la loi famélique du besoin seule peut les faire travailler. Tirez-vous de là.

Il faut à votre régime industriel, de toute nécessité, des masses de *non-libres*, comme il en fallait, sous une autre forme d'esclavage, à la société antique, qui, du moins, assurait la vie à ses esclaves.

Vous avez donc des *classes* affranchies, libres, qui ne travaillent pas ou qui ne travaillent qu'à ce qui est attrayant pour elles (car il y a déjà aujourd'hui des fonctions, des places, des occupations

suffisamment attrayantes pour être recherchées par des libres).

Et vous avez NÉCESSAIREMENT, de par l'absence d'un régime d'industrie attrayante, des *classes* servies, fatalement servies, servies de nécessité, contraintes en masse aux travaux répugnants!

Les libres, c'est la petite, très petite Oligarchie des riches;

Les non-libres, ce sont les innombrables légions des demi-aisés, des malaisés, des besogneux et des pauvres.

Et IL VOUS LES FAUT, ces pauvres, ces masses de pauvres, ces légions de besogneux! Et vous le savez si bien, que vous dites: *Il nous faut des pauvres*; car, s'il n'y avait pas de pauvres ni de besogneux, qui décroterait nos bottes? qui s'entermerait dans nos manufactures? qui consentirait à exécuter la plus grande partie des travaux nécessaires à notre existence, à notre société? Et vous trouvez cet argument vainqueur!

Commencez-vous à comprendre que vous n'avez encore rien compris au problème de la LIBERTÉ?

Tant que le *travail attrayant* ne sera pas une réalité, tant que la rédemption sociale du peuple, de la masse des industriels, ne sera pas accomplie, ô mes doux maîtres, il faudra marcher ou subir les implacables coups du grand fouet populaire, du fouet des révolutions. C'est votre sort. C'est votre *travail répugnant*, à vous, ô classes qui digérez, qui dirigez et qui gouvernez. Chacun sa part. Travaillez au progrès, ou gare le grand fouet!

Pas de liberté sociale, pas d'égalité sociale; des classes, toujours des classes; toujours des dominateurs et des dominés, des forts et des faibles, des exploités et des exploités, des oisifs libres et des travailleurs contraints, des parias faméliques portant seuls le poids des durs labeurs: et toujours aussi l'invincible besoin de l'affranchissement, l'invincible aspiration des masses à la liberté, à la dignité, à l'égalité! toujours, toujours, par conséquent, des chances d'explosions terribles et rien de stable, rien, entendez-vous, rien, tant que vous n'aurez pas résolu, ô docteurs, la grande énigme sociale du *travail attrayant*.

LES OUVRIERS DE PARIS.

LE PEINTRE EN BATIMENTS.

I.

LE BARBOUILLEUR.

Si jamais enfant de Paris justifia son nom, c'est bien le *peintre en bâtiments*.

L'insouciance et la gaité sont les principaux traits de son caractère; véritable rossignol, à peine se met-il au travail que tous les refrains des chassonnnettes et des romances en vogue sont essayés par lui. Souvent même il entonne des morceaux d'opéra. Qui ne lui a entendu vingt fois chanter, n'ayant que son *grattoir* pour accompagnement, le grand air de Zampa:

Il faut céder à ma voix,

ou bien:

O Mathilde! idole de mon âme, etc.

Deux choses expliquent ce goût pour le chant. D'abord, c'est que travaillant dans des escaliers spacieux, dans des appartements vides, la voix y a de la puissance et de la sonorité, et qu'alors il se trouve excité à la faire entendre. Ensuite le travail du *peintre en bâtiments* faisant subir une transformation agréable aux habitations dans lesquelles il se trouve, il n'a sous les yeux que des objets qui le réjouissent, et l'on sait jusqu'à quel point les causes extérieures agissent sur le moral des individus.

Cet amour de la romance n'exclut pas les autres penchants artistiques chez le *peintre en bâtiments*. La déclamation théâtrale a aussi pour lui des attraites auxquels il ne saurait résister; et Corneille, Racine et Victor Hugo remplacent les airs d'Hérold et de Rossini. Il en est peu qui ne sachent le fameux récit de Thérémène et le monologue de Ruy-Blas. Pour ce qui est de la mesure des vers, on n'y regarde pas de trop près, et quelquefois les héros de tragédie sont

traités comme les princes de la terre traitent leurs sujets, c'est-à-dire fort mal. Ajoutons que, quoique bon enfant dans l'acception entière du mot, le *peintre en bâtiments* est excessivement moqueur et taquin. Lorsqu'il est las de roucouler ou de déclamer, il faut qu'il fasse monter un camarade. Cette satisfaction est d'autant plus douce que le *bauf*, celui dont on se moque, a presque toujours un mauvais caractère. Et puis!.... une journée de douze heures est si longue et le rire une si bonne chose! Ma foi, tant pis pour le camarade d'échelle, ses faits et gestes seront soumis à un feu roulant de quolibets et de couplets improvisés sur des airs de complaintes, à ce point que le *pre*, contremaître, annonçant la fin de la journée, ne pourra souvent se faire entendre.

Si c'est un samedi de quinzaine, jour de paie par conséquent, le supplice du *bauf* se renouvelle chez le marchand de vin, car le *petit raccord* n'a pas toujours suffi à apaiser la soif un peu vive des *peintres en bâtiments*. Le *petit raccord* consiste à sortir furtivement dans la journée pour aller boire un verre de vin qui, pris en cachette du maître, n'en paraît que meilleur.

Le dimanche, le lieu de réunion est ordinairement la place du Châtelet, qu'ils ont baptisée du nom de la Chapelle.

Les maîtres vont embaucher là les ouvriers dont ils ont besoin, en indiquant à ceux qu'ils choisissent l'endroit où il faudra aller à l'ordre, c'est-à-dire porter les pots de couleurs, la colle, etc., où la besogne est à faire.

Parlons maintenant du costume du *peintre en bâtiments*. Rien d'aussi pittoresque, et cependant rien de plus simple; un pantalon de toile blanchâtre qu'il met à l'atelier pour garantir celui qu'il conserve en dessous; un bourgeron bleu et un grand bonnet de coton rayé, semblable à la coiffure de Figaro, composent son costume de travail. Il y a quelques années, leur coiffure, qui n'était autre qu'un morceau de papier, avait un mérite de plus: elle était leur propre ouvrage.

Il fallait voir alors avec quel talent le *peintre en bâtiments* savait lui donner, tantôt la forme d'un bonnet de police, tantôt celle d'une mitre d'évêque; avec quel *chic*, qu'on nous permette l'expression, il se posait cette coiffure sur le coin de l'oreille en *roulant* (1) avec une grâce infinie. Oui, de tous les ouvriers de Paris, le *peintre* est celui qui sait le mieux porter une coiffure et l'approprier à sa physionomie.

II.

LE COLLEUR. — LE BADIGEONNEUR. — LE PEINTRE EN LETTRES ET EN ATTRIBUTS.

Le *colleur* n'est autre qu'un *peintre en bâtiments* qui, ayant acquis de l'habileté au collage, préfère spécialiser son travail, en posant le papier dans les appartements.

Le *badigeonneur* est extrêmement taciturne, et ceci est le côté saillant de son caractère. Il est d'ordinaire Piémontais ou Italien, et conserve ses habitudes au milieu de la capitale. Il parle peu, risque sa vie à chaque instant, et reste toute la journée suspendu à une corde à nœuds qui vacille au moindre vent. Si, par malheur, elle se détache ou se casse, elle le jette rudement sur le pavé et lui brise le crâne. Le *badigeonneur* est donc forcé de ne songer qu'à sa propre conservation, et il serait difficile pour lui d'engager ou de poursuivre un entretien quelconque. De temps à autre, il adresse seulement quelques mots à son apprenti placé en bas, afin que celui-ci fasse monter dans un seau les objets dont il a besoin.

Le *badigeonneur* dépense peu, envoie le reste de son gain à sa famille, et quitte Paris le plus

tôt qu'il lui est possible. En raison des dangers qu'il court, le prix de sa journée est plus élevé que celui des *peintres en bâtiments*; il gagne de 4 fr. 50 à 5 fr. par jour.

Le *peintre de lettres* et le *peintre d'attributs* ne font qu'un sous beaucoup de rapports, et il arrive souvent que le même ouvrier exerce les deux industries. Au genre de travail près, il ressemble assez aux *barbouilleurs*. La seule différence à établir entre eux, c'est que le salaire des *peintres d'enseignes* étant plus élevé, leur conduite est moins régulière.

Jouissant d'une entière liberté, n'étant point soumis à la surveillance d'un *patron*, puisqu'ils sont à leur compte et qu'il est exceptionnel qu'ils travaillent à celui d'un autre, ils ont une grande indépendance, ce qui, parfois, leur est nuisible, car les occasions de plaisirs deviennent communes.

A cette cause, on doit ajouter que, travaillant presque toujours dans la rue à des enseignes de limonadiers, de marchands de vin, et peignant ces enseignes dans l'été, en plein soleil, ils se trouvent engagés, excités même à boire davantage qu'ils ne le devraient.

Notre civilisation renferme une foule de vices qui trouveraient sinon leur excuse, mais au moins leur explication, si l'on allait de bonne foi au fond des choses.

Deux individualités très remarquables parmi les *peintres de lettres* contemporains, et qu'on ne saurait sans injustice passer sous silence, sont celles de Davignon et de François Dauphin.

Nul ne dessinait la lettre avec plus d'habileté que Davignon; nul ne la peignait, voulons-nous dire, car il en trouvait instantanément la forme au bout de son pinceau sans jamais se servir de craie à tracer. Nul aussi ne menait plus joyeuse vie.

Spirituel autant qu'adroit, ses excentricités et ses réparties étaient racontées partout.

Il opéra une révolution réelle dans son art, et c'est à lui que l'écriture anglaise doit la forme gracieuse qu'elle a prise en ces dernières années.

Les exemples gravés qu'il a laissés et qu'on peut comparer à ceux du célèbre Lambert, sont consultés fructueusement par ceux qui peignent la lettre ou qui s'occupent de calligraphie.

Davignon mourut comme il avait vécu: s'étant enivré la veille, un vertige le saisit... et il tomba du haut d'une échelle... Quelques heures après, il expirait!

Le second *Peintre de lettres*, digne d'être mentionné comme artiste et comme poète, est François Dauphin. Il a composé des chansons justement estimées, dont nous nous occuperons spécialement à l'article *Goguettes*. Celle du *Bou Silène* eut un succès prodigieux au moment de son apparition, et il n'est pas un *peintre en bâtiment* qui ne la sache et ne la chante avec plaisir.

III.

LE PEINTRE EN DÉCORS.

Pour terminer cette esquisse des ouvriers *peintres*, il nous reste à parler du *peintre en décors*.

Autant il y a de franchise et de laisser-aller chez ceux dont nous nous sommes occupés, autant il y a de gravité affectée et de prétentions chez le *peintre en décors*.

Voici pourquoi:

Le *peintre en décors* est presque toujours un ancien *rapin*, dont les parents n'ont pu faire achever les études, soit que les résultats n'en fussent point satisfaisants, soit que leur condition de fortune ne leur permit pas de continuer.

Les rêves de gloire et d'opulence ont dû céder la place aux exigences matérielles, et alors... l'élève de Delacroix, d'Ingres, d'Horace Vernet, est devenu tout simplement un *peintre décorateur*, ayant pour spécialité les *ornemens*, les *filets*, le *marbre*, le *bois*, etc...

Les encouragements qui lui ont été donnés avec

(1) *Rouler*, c'est produire avec la langue un roulement semblable à celui du tambour. C'est le signe de reconnaissance des *peintres en bâtiments*.

bienvieillance se sont transformés tout à coup en déceptions amères, et il expie comme un crime pendant le reste de sa vie, les flatteries amicales dont on a bercé sa jeunesse.

Cette situation est d'autant plus triste, que les consolations sont impossibles.

Que dire à un homme qui, après avoir aspiré à la réputation des Titien, des Véronèse, des Raphaël, après avoir longtemps nourri son esprit de leurs œuvres admirables, se voit condamné à orner la boutique d'un marchand de vin ou d'un charcutier ?...

Aussi devient-il fier, dédaigneux; n'adresse-t-il la parole à ses camarades de bâtiment que lorsqu'il s'y trouve forcé, encore n'est-ce souvent qu'avec aigreur. Ils ne l'aiment pas, et il le sent. Croyant qu'entre eux et lui il doit y avoir une ligne de démarcation, il veut représenter l'aristocratie de son état.

Il ne vient à l'atelier qu'à midi ou à une heure, étant—lorsqu'il est jeune—mis avec la dernière recherche : bottes vernies, cigare à la bouche.

Voulant s'étourdir sur ses chagrins moraux, il se livre à des excès qui engourdissent son intelligence et minent sa santé. Lorsqu'il est vieux, si toutefois il parvient à la vieillesse, sa mise devient malpropre, et un désordre effréné règne dans ses habitudes.

C'est une espèce de suicide qui s'est accompli peu à peu; et, tombant dans une profonde misère, le *peintre en décors* meurt à l'hôpital ou sur un grabat.

Dans le prochain numéro, nous parlerons des dangers de la profession et de l'association des *ouvriers peintres*.

PIERRE VINÇARD.

LA JOURNÉE DE DIX HEURES EN ANGLETERRE.

LA JOURNÉE DE DIX HEURES. — Il y a environ deux ans, le parlement anglais, après de longs débats, a voté une loi qui limite à dix heures le travail des femmes et des enfants dans les manufactures.

La loi ne décidait rien à l'égard des adultes; mais comme un ouvrier ne peut travailler dans les manufactures de coton sans être aidé par des femmes ou par des enfants, les ouvriers avaient espéré que la mesure aurait pour effet de limiter le travail à dix heures même pour les adultes.

Les manufacturiers ont adopté le système des relais, et ils ont exigé des adultes des journées de treize, de quatorze et même de quinze heures. Les ouvriers ont voulu résister; mais la justice a donné raison aux entrepreneurs. En ce moment, la journée des ouvriers de Manchester commence à cinq heures et demie du matin et finit à 8 heures et demie du soir.

Les ouvriers de Manchester protestent contre cet excès de travail, et ils sont décidés à recommencer une grande agitation pour obtenir que la journée des adultes ne dépasse pas dix heures. Le 6 janvier, 170 délégués de tous les cotonniers de Manchester et des environs se sont réunis, et ont décidé qu'une vaste association serait formée entre tous les travailleurs de l'Angleterre, pour ramener la journée à dix heures sur tous les points du Royaume-Uni. Le comité a été autorisé à provoquer des réunions publiques et à rédiger les statuts définitifs de l'association.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux du comité.

VARIÉTÉS.

CE QU'ON PRODUIT EN EDEN.

Combien de temps Christophe Colomb passa-t-il pour insensé? Mais quand il revint d'Amérique rapportant des grames, des plantes, des animaux, des hommes même; s'il se trouva encore des gens trop raisonnables pour croire à la possibilité d'un nouveau monde, il s'en rencontra aussi qui allèrent chercher fortune sur ce

continent, dont on racontait tant de merveilles.

Je vous apporte des témoins de l'existence d'Eden : denrées, instruments, machines, procédés qui vous donneront une idée du degré de splendeur où cette heureuse contrée est parvenue; il n'y aura plus moyen d'en contester la possibilité.

Voulez-vous que nous commençons par ces flacons? ils contiennent des sels métalliques rapportés d'Eden, par M. le docteur Boucherie; c'est peu de chose en apparence et c'est immense. Avec ces sels on transforme les bois les plus communs en bois précieux. Vous prenez un sapin et vous dites : « Voici, je veux faire de ce sapin, un bois plus admirable que ceux que la cognée abat dans les forêts des tropiques. Je veux qu'il prenne cette riche couleur. » — Et il s'en imprègne. — « Je veux qu'il exhale des odeurs exquises. » — Et il répand les parfums que vous préférez. Vous prenez une pièce de bois dont la dureté égale celle du fer, et vous lui donnez la flexibilité du jonc; vous choisissez le bois le plus flexible, et vous en faites une pièce rigide sur laquelle l'acier s'ébrêchera. A l'aide des substances que je mets sous vos yeux, tous les bois deviennent imputrescibles; l'humidité atmosphérique est sans action sur eux, et le feu ne les attaque plus. Si je vous dis ensuite, qu'en Eden, les arts de l'ébéniste et du menuisier sont arrivés à un degré de magnificence dont il vous est impossible de vous faire une idée; que l'acajou, le palissandre, le citronnier, le sandal, sont les moins précieux des bois employés à la confection des meubles et des boiseries, cela ne vous surprendra pas beaucoup.

Ceci est pure affaire de luxe, mais vous comprenez qu'avant de s'entourer des plus riches produits de l'art et de l'industrie, les Edeniens ont commencé par assurer l'existence de chacun. Ils ne s'inquiètent guère des pronostics, ils ne craignent point que la population croisse plus vite que la subsistance, et ne comptent pas sur la famine, la guerre et les épidémies pour ramener la population à son niveau normal. Veuillez jeter un coup-d'œil sur cette orge, mais la vue ne vous en apprendrait rien. Je dois vous dire que cette céréale a germé sous l'influence d'un agent qui rend, aux Edeniens, des services de tous genres. Je veux parler de l'électricité. Un Américain, M. Forster, a mis le procédé à l'essai, et voici ce qui est arrivé : une pièce de terre qui rapportait dix-sept hectolitres d'orge, ayant été soumise à l'action de l'électricité, a produit trente-sept hectolitres, c'est-à-dire plus du double. Le procédé est simple, économique. Inquiétez-vous ensuite de l'accroissement de la population !

Voici qui vous frappera davantage : examinez ce pied de pomme de terre, n'êtes-vous pas étonné de la disproportion qui existe entre ce tubercule et les autres? mesurons-le; il a vingt centimètres de circonférence, tandis que ceux-ci, bien qu'adhérant au même pied, sont de la dimension d'un pois. Savez-vous pourquoi? La plus grosse pomme de terre a été soumise à l'action de l'électricité. C'est encore un Américain, M. Ross, qui a expérimenté ce procédé édenique.

Ménagez votre étonnement.

J'ai l'honneur de vous présenter deux échantillons de blé qui ont été récoltés dans deux pièces de terre parfaitement semblables : quelle différence dans les produits ! L'échantillon n° 1, mesure 66 centimètres; le n° 2, atteint la hauteur d'un homme. Le premier produit cinq fois et le second rend vingt fois la semence, quatre fois plus ! Ce n'est pas tout. Le terrain qui a produit le blé n° 2, a fourni en outre une seconde récolte de haricots dont le volume égale celui du blé; en d'autres termes, le même terrain produit huit fois plus de substances alimentaires dans le second cas que dans le premier.

Cette merveille est en Eden le fait ordinaire. A quoi les Edeniens doivent-ils ces admirables récoltes? A un bon système d'irrigation. On a essayé de le pratiquer en France. L'expérience, dont je viens de rendre compte, a été faite à Cavaillon; M. Auguste de Gasparin l'a racontée.

Après cela, ne trouvez-vous pas bien ridicules les gens qui se demandent comment la postérité se tirera d'affaire? Bien ignorants et bien impies ceux qui osent soutenir qu'il n'y a pas place pour tout le monde sur cette terre!

Veillez examiner avec soin ces deux exemplaires d'un même tableau. Vous reconnaissez la touche d'un grand maître, mais je vous prie lequel est l'original, lequel la copie? L'artiste le plus expérimenté resterait sans réponse; d'où vient cette prodigieuse ressemblance? d'un moyen mécanique de reproduction qu'un jeune prussien, M. Liepmann, a récemment emprunté aux Edeniens. En Eden, tous les palais, — et on n'habite que des palais, — renferment de précieuses collections de tableaux, la peinture se multiplie comme chez nous la lithographie. En doutez-vous? Essayez, et sur ce point comme sur tous les autres, vous vous élèverez rapidement à la hauteur d'Eden.

Voyez ces nombreux exemplaires d'une même statue; vous pouvez les étudier à la loupe, il n'y a pas sur l'un d'eux d'accident microscopique qui ne soit reproduit sur tous les autres. N'aimeriez-vous pas avoir chez vous les chefs-d'œuvres de la statuaire? Ne trouvez-vous pas qu'il serait digne d'une grande nation d'en orner les parcs, les places, les promenades publiques, les vestibules des demeures privées? Cela se voit en Eden, parce qu'en Eden on reproduit les statues aussi facilement et avec autant de perfection que les tableaux. Enviez-vous le sort des Edeniens? imitez-les. Leurs procédés nous sont connus.

C'est à l'aide de l'électricité que ces pièces d'argenterie ont été fabriquées; l'enveloppe seule est d'argent, enveloppe d'une minceur extrême et cependant durable. En Eden on n'emploie pas d'autre argenterie, mais tout le monde en use. L'argent et le vermeil s'allient sur toutes les tables, aux cristaux et aux fleurs. Les riches métaux, la peinture, la statuaire, les tentures splendides, les meubles en bois précieux, les boiseries sculptées, les glaces de dimension colossale, sont aussi communs que chez nous l'étain vulgaire, les lithographies enluminées, les murailles nues et les baillons. Ce n'est pas cependant que les moyens dont les Edeniens disposent vous manquent, ni qu'ils aient une intelligence supérieure à la vôtre. Je vais vous dire leur secret : ils ont d'abord cherché le royaume de Dieu et sa justice; et comme le Christ l'avait promis, le reste leur a été donné par surcroît.

Je crains de vous fatiguer, et cependant pourrais-je ne pas vous montrer ces riches dentelles et ces pierres précieuses? N'est-ce pas que ces admirables tissus feraient bien sur les épaules de vos pauvres chères filles, et que ces pierres flamboyantes, montées en broches, en aigrettes, en boucles, en bandeaux, égaleraient vos enfants aux plus belles dames? Car la nature, du moins, n'a pas été avare envers eux. En Eden, ces objets ne tirent plus leur valeur de leur rareté comme chez nous, mais de leur magnificence. Si vous aviez le règne de Dieu, c'est-à-dire l'organisation harmonique du travail, vous verriez bientôt s'élever des fabriques de pierres précieuses. Ce n'est encore chez nous qu'affaire de curiosité scientifique. Cependant un homme qui pourrait bien avoir eu des relations avec Eden, M. Ebelmen fabrique déjà, dans son laboratoire, la plupart des pierres précieuses.

Vous comprenez bien que les Edeniens ne vont pas tout nus. Hôte des palais, dominateur de la terre, l'Edenien est vêtu comme il convient à son rang : royalement. Il y a eu un temps où, comme nous, ils étaient misérablement vêtus, quand ils avaient de quoi se vêtir. Le règne de

la justice vous fera participer à leur bien être, à leur gloire. Est-ce que les imbécilles qui, en face de continents inhabités et des terres incultes, étendues comme de hideuses taches sur le sol des nations les plus avancées, est-ce que ces faux savants qui appréhendent de voir la terre manquer aux mortels, vous auraient mis en tête que l'industrie n'est pas de force à produire autant de tissus qu'il en faut pour couvrir le genre humain? Laissez-moi vous citer un fait ou deux : Il y a à Leeds, une filature, celle de Marshall, qui file 18,000 kilogrammes de lin par jour, ce qui fait par an 6,570,000 kilogrammes. A l'aide des machines, maintenant en usage, un homme fait le travail que faisaient autrefois 150 hommes. L'Angleterre, qui à elle seule pourrait vêtir le globe entier, fait travailler 280,000 tisserands, d'où il suit que cette île, dont la population n'est que de 25 millions, s'est créée, à l'aide des machines, un supplément de population laborieuse de 42 millions d'ouvriers. Enfantillage auprès de ce qui se pratique en Eden! Et pourriez-vous me dire, en effet, où se trouve la limite en ce genre? Supposez qu'un jour le genre humain entre en possession de ces ouvriers infatigables qui, en ce moment travaillent au profit d'un petit nombre, est-ce qu'il y aurait sur la terre un seul homme qui n'eût des vêtements de rechange, et qui ne pût s'habiller selon les besoins de la saison? Vous voyez bien que la première chose à chercher, c'est le règne de Dieu et sa justice.

Hâtons-nous, car la mine est inépuisable. Voici quelques-unes des machines employés en Eden, et qui toutes concourent à diminuer la somme du travail matériel qui incombe à l'homme, et à le soustraire à toute occupation répugnante.

Ceci est une machine qui taille et coud les habits, mais ces procédés ont été généralement remplacés par des moyens beaucoup plus expéditifs dont je vous entretiendrai. Voici une machine à faire les souliers, une machine à décroter, une machine à scier le bois. Examinez ceci, c'est un tonnerre balayeur, qui fait tout seul le travail de 36 hommes. M. Withworth l'a introduit d'Eden à Liverpool. Voici une machine qui creuse des canaux et des tunnels, drague les ports, opère sous l'eau des travaux analogues. Elle enlève d'un seul coup de pelle des pierres de un millier de kilogrammes, elle pioche et charge par jour 750 mètres cubes de terre. Les Américains s'en sont emparés et lui ont donné le nom d'*excavateur*.

Mais comme le vieux Joachim de Flores, dictant à son disciple les lois de l'avenir, je pourrais continuer de la sorte pendant trois jours et trois nuits, et quand trois jours et trois nuits se seraient écoulés, je n'aurais encore qu'effleuré cet interminable sujet d'Eden.

En Eden, les cieux annoncés et la terre promise sont réalisés, et l'homme, prêtre et roi, règne sur cette terre nouvelle, sous ces cieux nouveaux. Tous les hommes sont égaux, tous les hommes sont libres, tous les hommes sont frères. Chacun a en vue le bonheur de tous, et tous concourent au bonheur de chacun. L'empire prédestiné de l'homme sur la nature est la seule domination qu'on connaisse en Eden. Initié par la science à la législation de l'univers, l'Edenien a pris le gouvernement du monde. La nature est son royaume; tout ce qui est et vit, constitue son peuple; ces forces redoutables qui frappaient nos premiers pères d'épouvante, l'électricité, la chaleur, les vents, les flots et les marées, sont ses ministres; une classe d'êtres aussi nombreuse en espèces que les êtres naturels, composée d'organisations aussi délicates, aussi complexes que celles qui sont sorties des mains de la nature, s'ajoute par lui aux créations divines, pour remplir auprès de sa personne les fonctions serviles qu'il a remplies lui-même auprès des antiques patriciens. Les machines sont ces esclaves nouveaux; c'est sur eux qu'il se repose des travaux indignes de sa majesté royale et sacerdotale. — Des cieux nou-

veaux et une terre nouvelle chantent la gloire de l'homme élevé au rang de Dieu terrestre.

C'est sur cet idéal qu'il faut porter nos regards. Seul, il est digne de nous. La modération des désirs n'est plus de ce temps; l'homme enfin se nomme, il s'appelle roi. L'homme n'est plus ce misérable qui ambitionne pour sa vieillesse un lit dans un hospice. L'homme est un rejeton royal qui aspire à la monarchie naturelle. Longtemps repoussé par ses sujets, il a maintenant des armées et des trésors, il livrera bataille à son peuple et le domptera. Son armée, c'est la science; la science est son trésor. — Qu'ai-je dit? Langage impie emprunté à l'histoire des siècles néfastes! L'homme n'exercera pas sur la nature une domination comparable à celle que ses semblables ont appesantie sur lui. Régnant par la science, il régnera par des moyens d'une infinie douceur et puisés dans la nature des choses. Si son peuple est demeuré jusqu'à ce jour en révolte contre sa personne sacrée, c'était justice; car, ignorant la science du gouvernement, l'homme était indigne de l'empire.

Déjà la pacification s'opère; mais il y a des gens qui ont des yeux et ne voient point, qui ont un esprit, et l'esprit est la chose du monde dont ils font le plus petit usage.

Quoi! il n'y a pas pour vous toute une révélation de l'avenir dans ce qui se passe autour de nous? Les agents naturels se font les auxiliaires et les domestiques de l'homme, la lumière dessine, l'électricité grave, sculpte, écrit, éclaire, et vous ne comprenez pas! A l'aide du télégraphe électrique, la foudre se faisant votre messagère, transporte vos pensées avec une vitesse de quelques dix mille lieues par seconde; une machine créée par l'homme, soupire, hennit, s'élance, et sa puissance et sa vitesse sont telles, qu'il n'y a pas d'êtres sortis des mains de la nature qui puisse rivaliser avec une locomotive, et cela ne vous fait pas rêver! Les bateaux à vapeur ont mis l'Amérique à treize jours de marche des côtes de France; au moyen de la télégraphie électrique, deux hommes placés aux antipodes l'un de l'autre, pourraient causer comme dans un tête à tête; le globe est réduit à un point sans dimension; il n'y a plus ni abîme, ni distance, et vous demeurez froids!

Bien plus, ils s'en vont, disant que cette terre de délices est une vallée de larmes. Mais si Dieu nous a créés pour une condition abjecte, pourquoi a-t-il mis en nos mains le sceptre universel? Cette terre qui s'empresse, ces forces qui obéissent, ces végétaux et ces animaux qui se laissent façonner par l'homme sont donc un monde en révolte contre Dieu? On se fait obéir des enfants avec des contes fantastiques, mais l'homme mûr se rit des terreurs de son jeune âge. Rions, amis, de nos terreurs passées; il n'y a jamais eu de tyran dans le ciel, et il n'y en aura bientôt plus sur cette terre. Aimons-la de toute notre force; aimons-la religieusement, cette terre généreuse, mère commune des hommes, qui attendait que nous vinssions à elle pour nous prodiguer l'abondance de ses trésors.

Et ils s'inquiètent de l'avenir! Et je les ai vus supputant pour combien de temps il y a encore du charbon et du bois sur la terre. Voyez-vous l'humanité mourant de froid! Peut-être ce funèbre pronostic vous eût-il embarrassés; à coup sûr, vous n'auriez pas inventé la réponse que l'industrie s'est chargée d'y faire. Vous n'auriez pas dit : Si le charbon et le bois manquent, on fera du feu avec l'eau.

Et ils ne s'avouent pas vaincus! Et ils ne s'écrient pas : si haut que notre pensée puisse monter, si étendu que soit l'espace parcouru par nos désirs, l'avenir destiné à l'homme est trop élevé pour que notre esprit puisse maintenant l'atteindre, et l'empire que l'homme exercera est trop vaste pour que notre vue puisse maintenant l'embrasser!

Si des impies avaient douté que les végétaux et les animaux pussent fournir assez de duvet et de laine pour couvrir tous les enfants des hom-

mes, auriez-vous répondu : Nous ferons du fil avec les pavés de nos rues?

Done, n'hésitez jamais, et quand vous ne savez pas, dites hardiment : cela est dans nos désirs, dans la justice; donc, cela sera.

Je prends les objets les plus rares, les types par excellence du luxe et de la richesse, je prends l'or et les pierres et je dis : Il y en aura un jour pour tout le monde.

Les pierres, la chimie en fait; et un jour on en fabriquera aussi facilement, aussi abondamment que des briques et des poteries.

L'or, si ce qui arrive en Californie n'est pas un avant-goût d'un grand nombre de découvertes semblables, si la nature ne doit pas en fournir autant qu'en réclame le luxe universel de l'avenir, que cela ne nous inquiète pas : l'industrie se chargera de suppléer la nature. On fera de l'or autant qu'il en faudra. Rien dans la chimie actuelle ne milite contre cette assertion.

Mais quand nous disons les espérances inspirées par l'amour de l'humanité, et qui dès lors, furent-elles sans fondement, devraient nous concilier l'estime, il y a des gens qui nous regardent avec pitié, nous qui aurions le droit de les traiter avec dédain; car, enfin, où puisent-ils la haute opinion qu'ils ont de leur sagesse? Dans leur ignorance. Leur prétendue sagacité n'est que routine. Ils ont ce qu'on appelle la connaissance du monde, et leur esprit est trop étroit pour dépasser les bornes du présent. De quel droit riez-vous? Connaissez-vous ce dont vous riez? Où avez-vous étudié? Nous avons donné notre vie à ces études d'où nous rapportons les idées qui vous semblent si plaisantes. Savez-vous où en est la physique? où en est la chimie? la mécanique? Avez-vous une idée de l'histoire? Et quand je vous dis, il y aura un jour des pierres et de l'or pour tout le monde, croyez-vous que ce soit pure affaire d'imagination et que je n'aie pas de bonnes raisons, des raisons scientifiques pour l'affirmer. Je le soutiens comme j'aurais soutenu au moyen-âge qu'un temps viendrait où le poivre, par exemple, serait une chose commune, vous m'eussiez trouvé alors bien ridicule. Hommes sages, hommes expérimentés, vous êtes aussi ridicules aujourd'hui que je vous l'eusse semblé jadis. La comparaison vous étonne, parce qu'étant parfaitement ignorants, il vous reste à apprendre que le poivre a été aussi rare que l'est aujourd'hui l'or, si bien qu'il valait son poids d'or et que les paiements se faisaient indifféremment en poudre d'or ou en poudre de poivre. Votre scepticisme n'est qu'ignorance.

Ouvrez donc les yeux et voyez la loi de l'industrie; toutes choses ont commencé par être rares et se sont généralisées avec le temps. Mais on perd sa peine à vouloir convertir les gens sages.

Avez-vous réfléchi à l'immense puissance intellectuelle qui se perd chaque jour par suite de l'abandon dans lequel se trouvent les inventeurs? Quand le travail sera organisé, il n'en sera plus ainsi. Alors, la société dira : j'ai besoin de telle découverte, et aussitôt les savants entreront en campagne. On mettra les inventions à l'ordre du jour comme la Convention y mettait les victoires, et au jour fixé, comme les généraux républicains, les savants viendront et diront : Il a été fait selon votre volonté.

Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.

Et maintenant, amis, que la crainte des calomnies, que les *honnêtes gens* répandront sur notre compte quand nous ne serons plus là ne nous fasse pas différer davantage notre départ. Ils diront que nous avons fait des dupes et que nous vous envoyons dans un pays qui n'existe pas. Laissons-les dire; on saura bientôt qui, d'eux ou de nous, est inspiré par la justice et la vérité.

A dimanche donc notre départ pour Eden.

VICTOR MEUNIER.

FEUILLETON.

HISTOIRE POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE
DES ABEILLES.

(Suite et fin. — Voir les numéros des 7, 14 et 21 janvier.)

Les abeilles définissent l'égalité : *Le droit qui appartient à chaque citoyen de recevoir de la société les bienfaits d'une éducation gratuite et intégrale qui développe toutes ses facultés nées et le classe à son rang.* Et je défie toutes les constitutions de me donner une définition de la liberté plus large et plus complète que celle-là.

Rien de plus simple encore et de moins dispendieux que le système de ventilation des abeilles. La température de l'intérieur d'une ruche est presque aussi constante que celle des caves de l'Observatoire ; elle est plus élevée seulement, 26 à 27 degrés centigrades en moyenne. Pour maintenir cette moyenne dans les grandes chaleurs et à l'époque des éclosions multipliées où la population déborde, les abeilles ont institué une corporation d'éventueuses, dont l'office consiste à faire jouer leurs ailes en manière de moulin à vent dans toutes les parties inférieures de la ruche par où pénètre l'air. Ce battement d'ailes suffit pour rafraîchir la température en été ; en hiver, pour retenir la chaleur du foyer intérieur, elles calefeutrent, avec un ciment particulier (propolis), toutes les fissures du rez-de-chaussée. C'est une précaution à deux fins qui les garantit, en même temps que du froid, de l'invasion de leurs ennemis mortels, la teigne, le Sphinx tête de mort, le mulot, etc.

Les hommes n'ont jamais pu construire de salles de réunion capables de contenir 26,000 personnes à couvert, et dans leurs plus magnifiques théâtres, qui tiennent à peine deux mille âmes, les spectateurs sont entassés et empilés comme des harengs dans une caque. Le rhume de cerveau et l'asphixie, qui stationnent en permanence dans les affreuses loges et dans les sombres couloirs de nos théâtres, n'ont pas même de nom dans la langue des abeilles ; et l'homme continue à se dire un être doué de raison !

Là ne se borne pas la leçon que l'abeille nous inflige en matière d'architecture et d'édilité. Elle a horreur de l'hypocrisie et ne pare pas ses édifices de devises mensongères ; elle n'a pas sans cesse à la bouche les mots de liberté et d'égalité, parce qu'elle sait qu'il n'y a pas liberté et égalité dans un état où le sexe le plus fort opprime et assassine le plus faible, et elle ne comprend pas qu'on ose écrire le mot de fraternité sur les murailles d'une cité où la moitié des habitants ferait volontiers fusiller ou emprisonner l'autre, au dire de témoins dignes de foi.

L'abeille nous enseigne, en son langage barbare, que la réalisation du travail attrayant exige la suppression des oisifs ; mais elle nous prouve en même temps que le travailleur a besoin, pour se livrer à un travail fructueux, qu'il y ait sérénité dans l'air. Voyez-la, en effet, chavirer et fléchir sous le poids de ses récoltes aussitôt que fraîchit le vent. Ainsi la tempête politique brise le corps et les bras de l'artisan des villes et ne lui permet pas de rapporter à sa famille le fruit de ses travaux.

Placez la demeure de l'abeille au sein des prairies parfumées, parmi les champs de rosiers, de mélilot, d'aubépine, son miel aura la douceur et le parfum du nectar ; que, si la nature la condamne à chercher sa subsistance au noir calice des fleurs vénéneuses, ce miel n'offrira plus à l'homme qu'un aliment perfide. Ainsi le travailleur subit fatalement la loi du milieu où il vit. Vous donc qui voulez sincèrement le bien des peuples, moralistes et législateurs, commencez par assainir ce milieu délétère qui ne veut porter que des plantes vénéneuses.

Pourquoi la guêpe et le frêlon parasites, qui ont reçu de la nature de si admirables facultés d'architectes et de si puissantes armes, n'ont-ils jamais su se créer des greniers d'abondance ? Parce que tous deux vivent de rapines, de brigandages et d'assassinats, et que le fripon qui a pris l'habitude de vivre du travail d'autrui regarde le travail comme chose dégradante et dépense comme il gagne.

Pourquoi la femme et l'enfant, que les abeilles chérissent par-dessus toutes les créatures humaines, sont-ils l'objet spécial des fureurs du frêlon ? Parce que la femme et l'enfant sont le charme et la joie des sociétés heureuses et les souffre-douleurs des sociétés maudites.

L'abeille, qui symbolise l'enfant passionné du

travail, a pour ennemis naturels une foule de parasites ; le mulot qui symbolise le barbare, et le sphynx tête de mort, emblème parlant de l'esprit de ténèbres (1).

Le privilège, la barbarie et la superstition sont aussi les fléaux qui pèsent le plus lourdement sur l'enfant et la femme. La sympathie est forcée et fatale entre victimes des mêmes iniquités.

L'histoire des tuteurs d'hommes, qui est généralement trop frivole pour s'occuper de ces questions immenses, raconte pourtant que Dieu s'est servi plusieurs fois des abeilles pour protéger la bonne cause. Tantôt c'est un duc de Lorraine qui, serré de trop près par les troupes de l'empereur d'Allemagne, imagine, pour se tirer de peine, de semer pendant la nuit des paniers d'abeilles dans le camp ennemi. Les abeilles dérangées, rapporte le chroniqueur, ont le réveil furieux. Celles-ci se jettent avec rage aux naseaux des chevaux de l'armée impériale qui s'emportent en un affreux désordre et provoquent bientôt la déroute générale. Il paraît qu'il y eut bon nombre d'impériaux occis ce jour-là. Je ne sais plus où j'ai lu encore qu'un héros portugais, bataillant en Afrique, avait usé contre les Maures de pareil stratagème et avec plein succès. Enfin, une cite grecque, assiégée par un sultan Mourad, aurait dû sa délivrance à la même protection. Je ne dis pas la chose impossible, mais je la donne pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle m'a coûté.

Pauvres soldats du socialisme, hélas ! que nous aurions besoin de renvoyer nos maîtres, nos prétendants au titre de chefs d'école à celle des abeilles !

Car les abeilles ne sont ni saint-simoniennes, ni fouriéristes, ni communistes, ni égalitaires, elles sont tout cela à la fois, et elles ne prennent pas texte d'une vérité partielle d'un système incomplet, pour proscrire tous les autres. Comme ce socialisme large et compréhensif des abeilles me paraît admirable en regard du socialisme étroit et fanatique des hommes !

Les abeilles sont avec les saint-simoniens pour la capacité (abdominale) et contre la propriété individuelle ; avec les fouriéristes pour le travail attrayant ; avec Louis Blanc pour le travail proportionnel aux facultés et la répartition proportionnelle aux besoins. Elles prennent tout ce qu'il y a de souverainement vrai dans chaque doctrine pour en composer une doctrine supérieure qui embrasse toutes les autres, comme elles vont chercher au fond du calice des fleurs les sucres les plus épurés pour en composer leur miel. Pauvres soldats du socialisme, quand nos chefs nous feront-ils grâce de leurs amours-propres exorbitants et de leurs rivalités haineuses si funestes à l'idée ? Quand surgira parmi nous la sainte cohorte des dévoués qui fera taire les ambitions mesquines et formulera la vaste synthèse du travail attrayant !

O maîtres éloquents, maîtres dont l'orgueil nous perd tous, au nom du salut de vos frères, laissez l'esprit de secte à la porte du temple de la fraternité, comme le pèlerin de la Mecque laisse ses san-

(1) L'abeille a pour principaux ennemis le *clairon des ruches*, la *gallerie des ruches*, le sphynx tête de mort, le crapaud et quelques petits oiseaux.

Le *clairon des ruches* est un coléoptère dont l'étui est traversé de bandes rouges et bleu-noir. Sa larve détruit celle des abeilles.

La *gallerie* est une teigne dont la larve s'avance dans les rayons à l'aide d'une galerie. C'est la perte des ruches.

Le sphynx tête de mort est une espèce de papillon de nuit très commune, dont la chenille vit sur la pomme de terre. Quand on considère la grosseur et la faiblesse des moyens d'attaque du sphynx, on ne comprend pas bien quels ravages peut occasionner dans la ruche un pareil ennemi ; et pour se rendre compte de l'indécible émoi qu'apporte dans la ruche l'approche de ce rodeur nocturne, on se voit forcé de remonter jusqu'à l'étude de ces hautes raisons d'antipathies caractérielles qui sont restées si longtemps un secret entre les bêtes et Dieu. La guerre de l'abeille et du sphynx a fourni, au surplus, à l'histoire naturelle un fait d'observation d'une portée immense. Le sphynx tête de mort n'est arrivé en Europe qu'à la suite de la pomme de terre, il y a environ un siècle. Par conséquent, les abeilles ignoraient cet ennemi du temps de Louis XIV. Or, cet ennemi connu, il a fallu *inventer*, pour se défendre de ses attaques, un système de fortification spécial...

L'abeille a rencontré du premier coup le système de Vauban !!!

Dites-nous donc, après cela, que les bêtes ne raisonnent pas...

Il n'est pas rare de rencontrer des crapauds qui rôdent aussi sous la ruche pour y surprendre des sentinelles endormies. Le crapaud est l'emblème du mendiant qui étale ses plaies le long de la voie publique pour apitoyer les passants et qui implore leur charité d'une voix gémissante. Le mendiant est l'ennemi-né du travail attrayant.

dales impures au seuil de la Casba, et écoutez, avec l'esprit de charité et d'humilité que recommandait le Christ, la leçon des abeilles.

Le miel, nous disent-elles, le miel qui purifie le sang, qui corrige l'acreté des humeurs, qui est la base de toutes les boissons rafraîchissantes et émoullientes, le miel doux au palais, à l'odorat et à l'œil, le miel cher à l'enfant et à la femme, le miel doué de tant de qualités précieuses, est le fruit du travail attrayant.

Réalisez le travail attrayant et l'harmonie se fera sur la terre comme au ciel.

Je finis, parce qu'il faut finir, parce que je m'aperçois que je me répète ; c'est la faute de ma fidélité à traduire la nature qui se plaît à répéter, au-dessous de tous ses tableaux, les mots unis de solidarité et de bonheur. Je m'arrête, parce qu'il est trop tard pour engager mes lecteurs à me suivre dans les forêts vierges d'Afrique où le coucou indicateur nous aurait mis sur la voie des abeilles sauvages, qui cachent leurs trésors dans les cavités des troncs d'arbres ou dans les demeures abandonnées des thermites. A une autre fois ce voyage. Je demande seulement à terminer ce long récit par une double question, en forme de morale d'apologue.

L'homme est un grain de sable perdu sur la croûte d'une planète imperceptible, perdue elle-même dans l'immensité de l'espace et non encore découverte par les astres voisins. Or, l'homme se mit un jour en tête qu'il était le pivot et le centre de la Création, que le Créateur, en façonnant ses milliards d'univers, n'avait songé qu'à lui, et que ce Dieu tout-puissant, qui avait fait sans fatigue le ciel et les étoiles, avait éprouvé le besoin de se reposer après avoir fait l'homme... Cette folie innommée, ces prétentions risibles lui venaient, comme au seigneur Don Quichotte de la Manche, de la lecture des mauvais livres.

Dans un de ces mauvais livres, un livre prétendu saint, il était fait mention d'un pâtre de Judée qui se vantait d'avoir rencontré Dieu dans un buisson ardent et de lui avoir parlé face à face ; d'un autre qui avait arrêté le soleil dans sa course, rien qu'en tendant la main, facétie agréable et qui a dû réjouir fort le soleil, si elle est montée jusqu'à lui... Grâce au bon sens philosophique néanmoins et au bout de quelques milliers d'années, la folie se calma ; la science vint, qui rappela au cerveau de l'âme sa raison fugitive, souffleta les imposteurs qui avaient arrêté le soleil dans sa course et sténographié au Sinaï le Verbe du Très-Haut, qui condamna enfin au supplice de l'éternel ridicule les juges de Galilée.

La leçon a-t-elle servi à l'homme ? Pas le moins du monde. En a-t-il profité pour mettre en suspicion la véracité des saintes Ecritures ? Aucunement.

Ces saintes écritures avaient fait de l'homme un forçat condamné à un travail perpétuellement répugnant, et de la femme un être inférieur, auxiliaire de Satan par sa beauté fatale.

Or, voici dix mille ans que l'abeille, qui est aussi un Verbe de Dieu et un oracle plus sûr que celui de Moïse, démontre que le travail, loin d'être une condamnation du sort, est la première de toutes les conditions du bonheur, le gage de la santé, de la richesse... et que la femme, loin d'être une créature inférieure, possède seule, au contraire, la puissance de réaliser le travail attrayant, garantie de la richesse sans fin et de la félicité universelle.

Je demande s'il ne se fait pas temps que la superstition fasse place à la vérité et la sottise biblique au bon sens de l'abeille.

A. TOUSSENEL.

LE PROGRÈS DE LA FAIM EN IRLANDE.

Dans le district de Kingstown (Irlande), sur une population de 1,090 personnes, de février au 14 mai de l'année dernière, il est mort de faim 201 personnes ; sur les 890 survivants, il n'y en a pas 100 qui aient des vivres pour une semaine, et pas 50 qui puissent semer au printemps. Les autres districts sont presque aussi malheureux.

(Morning-Herald.)

L'un des propriétaires, LÉOPOLD GRAFFIN.

Imprimerie POUSSIELGUE, du Croissant, 12.